

cheval fougueux. C'est M. de Bismarck. Le fatal personnage semble garder les portes et surveiller les visiteurs.

Image de la situation politique de l'Europe.

Là aussi, M. de Bismarck est en tenue de bataille, attentif, roulant peut-être dans sa tête quelque nouveau projet d'agrandissement.

« Que l'Europe y prenne garde ! La France est amoindrie. Le jour où, comme à l'Exposition internationale, sa place serait vide dans le congrès des souverains, il n'y aurait plus ni droit public, ni solidarité entre les peuples, ni paix, ni civilisation entre les hommes. L'ombre descendrait sur les nations. Le flambeau éteint, elles seraient livrées aux guet-apens nocturnes, et le ministre prussien pourrait alors dire à bon droit : *D'Europe, il n'y en a plus.* »

LETRE DE VERSAILLES

Correspondance particulière du JOURNAL DE ROUBAIX.

Versailles, vendredi 12 mai.

La séance d'hier est un grave événement politique ; et l'on peut dire que l'Assemblée était bien véritablement la représentation de la France, car on a vu là, dans un espace resserré, se révéler dans le langage et dans les attitudes tous les sentiments et toutes les passions qui agitent notre malheureux pays. La nouvelle de la conclusion définitive de la paix avait été accueillie par un silence morne, et c'est à peine si quelques applaudissements avaient répondu aux renseignements donnés par M. Thiers sur l'état de l'insurrection algérienne.

Cependant, cette signature de la paix qui, en d'autres circonstances, eût provoqué une satisfaction générale avait laissé dans les esprits une pénible impression. La Chambre était comme inquiète, et sourdement agitée ; mais on était loin de s'attendre à l'orage qui devait éclater ; et ceux mêmes qui se proposent de renverser plus ou moins prochainement M. Thiers, ne songeaient guère à poser la question de cabinet.

Vous connaissez les détails de la séance ; je n'ai pas à l'analyser ici. Mais ce qu'il est peut-être utile de rapporter, c'est ce qu'on en pense dans le monde politique qui vit à Versailles.

Le Gouvernement a obtenu hier une énorme majorité et si l'on est surpris de quelque chose c'est de voir le peu d'importance politique des neuf députés qui ont voté contre : ce sont noms inconnus, si donc on ne considérait que le résultat matériel du scrutin, on devrait conclure que le Gouvernement est plus fort que jamais, que l'adhésion de la Chambre vient de donner à son autorité une nouvelle sanction, et qu'il peut pour un long temps défier les coalitions des partis. Et nous avons, en effet, entendu des hommes convaincus se réjouir de ce nouvel affermissement du pouvoir. Est-ce bien ainsi qu'il faut apprécier les choses ? Tout au moins faut-il tenir compte de l'avis de ceux qui se montrent moins optimistes.

Le gouvernement, disent-ils, vient de remporter une victoire parlementaire, et c'est été un véritable désastre pour la France s'il avait été vaincu. Mais de pareilles victoires affaiblissent le vainqueur ; c'est une victoire à la Pyrrhus. Eh quoi ! c'est au moment où le gouvernement vient d'accomplir le grand acte de la paix avec l'étranger, au moment même qu'il va frapper le dernier coup pour assurer la pacification intérieure en terminant la guerre civile, que son existence même est mise en discussion !

On ne discute pas la forme du gouvernement : tout le monde est d'accord pour maintenir le provisoire et l'anonyme ; mais on discute les hommes. Cela se conçoit à la rigueur, puisque nous n'a-

vons pas de gouvernement, mais seulement des hommes de gouvernement.

Quel effet peut produire un pareil débat ? Et tous les esprits ne sont-ils pas frappés de cette idée que cette administration, qui gouverne aujourd'hui la France pourrait être demain renversée par quelque accident, par quelque querelle parlementaire, par un coup de majorité. Et les meilleurs esprits songent naturellement à la nécessité de la stabilité gouvernementale.

Il faut toujours, dans les prévisions politiques, faire la part des faiblesses et des passions humaines. Ce qui s'est passé hier le prouve surabondamment. M. de Kerdrel a fait preuve d'un véritable tact politique. Son amitié personnelle pour M. Thiers l'autorisait à signaler certaines vivacités de langage et des griefs réciproques. Et la vérité est que nul, en cette occasion, n'a été exempt de tort. Si M. Dufaure a pu lancer à M. Mortimer-Ternaux cette apostrophe : « Vous jouez un rôle funeste, » la Chambre a pu aussi s'émouvoir d'entendre M. Thiers se plaindre des ingratitude et des traitements dont il est l'objet.

Nous disons qu'il faut faire la part des faiblesses humaines, et quand nous entendons le chef du gouvernement dire : « je suis proscrit et l'on démolit ma maison, » nous devons nous taire et respecter cette expression d'une douleur intime. Mais c'est aussi un devoir pour nous de rechercher la moralité de tels débats, et nous avons le droit, après ce qu'on appelle une journée parlementaire, de concevoir de patriotiques appréhensions sur l'avenir du pays.

Les jours de la Commune sont comptés : avant la fin du mois, nous avons la ferme espérance que toutes les administrations seront réinstallées dans Paris, délivré de ses tyrans. C'est M. Delescluze qui règne aujourd'hui dans la capitale. Le seul homme de valeur que l'insurrection ait jamais eu, Rossel, est en fuite, du moins il a disparu. La sortie tentée contre les troupes qui touchent aux remparts, a été facilement repoussée ; les fédérés en sont réduits à nous menacer de leurs barricades et de leurs torpilles. Le dénouement du drame approche, et nous avons la conviction que l'événement justifiera cette parole de M. Thiers : « Dans huit jours nous serons à Paris. »

Le *Journal officiel* publie, ce matin, de curieux extraits de la presse insurrectionnelle.

On dit que c'est aujourd'hui que la colonne Vendôme doit être abattue. Le fort de Vanves est cerné ; son feu est éteint ; les remparts ne tirent plus. Le bruit de l'occupation du fort de Vincennes par l'armée régulière, à la suite d'une surprise, est démenti.

On assure que M. Thiers, à la suite de la séance d'hier, était très souffrant ; dans la soirée, un grand nombre de députés sont allés à la Préfecture.

MM. J. Favre et Pouyer-Quertier sont de retour à Versailles.

CH. CAHOT.

NOUVELLES DE VERSAILLES

Hier, après-midi, un combat naval a eu lieu sur la Seine, près d'Auteuil, entre les canonnières des Versaillais et celles des insurgés. Une de ces dernières a été coulée, et les autres se sont alors dirigées à toute vapeur dans des eaux plus sûres.

Il est à supposer qu'un mouvement important va bientôt avoir lieu. Un corps de 50,000 hommes a traversé la Seine, pour renforcer les troupes du bois de Boulogne et de Billancourt.

On s'attend à un assaut simultané sur deux points. Les prisonniers qui arrivent ici expriment peu de confiance dans le succès final de la Commune.

MM. Jules Favre et Pouyer-Quertier sont arrivés de Francfort, hier. Ils se montrent satisfaits de leur entrevue avec le prince de Bismarck et de la tournure que les négociations ont prise.

Plusieurs ballons, munis d'un ingénieux mécanisme, pour distribuer les proclamations de la Commune, sont tombés parmi les troupes qui investissent Paris.

15,000 hommes occupent le bois de Boulogne à 300 mètres des remparts. Le lac est à sec ; on y a creusé des tranchées, qui protègent les soldats contre le feu des remparts.

Hier, les insurgés ont tenté une sortie par la porte Dauphine. La tête de la colonne s'était à peine avancée, que les batteries de Montretout lui envoyèrent une vingtaine d'obus, qui allèrent éclater au milieu des insurgés. La moitié de la colonne fut détruite, l'autre fit demi-tour et rentra précipitamment dans Paris.

Les batteries que les Versaillais ont établies à Issy, ont commencé, hier, à bombarder Vanves et les bastions près de Vaugirard. Le viaduc d'Auteuil est en ruines.

Les troupes sont animées du meilleur esprit et sortent impatientes d'attaquer Paris.

La brigade de cavalerie de Galliffet doit balayer les rues, à l'entrée des troupes dans la capitale.

30 obusiers de campagne de 10 pouces de diamètre sont prêts pour le combat des rues.

NOUVELLES DE PARIS

La maison de M. Thiers a été dévastée hier, par ordre de la Commune. Tous les meubles, peintures, objets d'art, ont été enlevés et transportés au garde-meuble, quai d'Orsay.

La démolition de l'hôtel doit commencer aujourd'hui ; des ouvriers maçons en ont déjà pris possession.

Le colonel Rossel n'a pu être retrouvé. Le Comité du salut public déclare qu'il a des preuves que Rossel était subventionné par le gouvernement de Versailles.

Rochefort, en prenant la défense du colonel, dit qu'il ne le connaît ni de près ni de loin ; il déclare qu'il est impossible de découvrir dans sa conduite la moindre preuve de trahison, et il demande que les charges que le comité élève contre lui soient rendues publiques.

LA COLONNE VENDÔME. — La démolition de la Colonne Vendôme a été tant de fois annoncée, qu'il est pour ainsi dire puéril d'en parler encore. La Commune semble hésiter devant l'acte de vandalisme qu'elle a décrété et devant les récris que provoque dans le peuple la perte d'un monument qui consacre la gloire de nos pères.

Les journaux rouges annoncent pour la dixième fois que la colonne doit tomber lundi sur un lit de fumier de dix mètres d'épaisseur. Des piquets de gardes nationaux avec des bannières rouges seront présents, et la démolition de la colonne sera l'occasion d'une fête solennelle.

En même temps, toutes les statues de rois et les emblèmes monarchiques seront enlevés des rues et des places publiques.

Schoelcher a été arrêté pour n'avoir pas donné sa démission de député de Paris.

On annonce pour lundi la vente du mobilier du Palais Royal.

LES HOSTILITÉS. — Le bombardement des remparts continue. Auteuil et Passy ont considérablement souffert.

Les troupes de Versailles font de rapides progrès. Elles occupent le fort de Vanves, malgré l'affirmation de Delescluze, qui dit qu'il a été repris à la pointe de la baïonnette par Wroblewski.

Montrouge est silencieux. Le lycée de Vanves est occupé par les Versaillais. Le quartier-général de Wroblewski est au quartier Malakoff, à un quart de lieue de Vanves.

Le fort est presque entièrement entouré par les troupes versaillaises. Le bruit court même que ce fort et celui de Montrouge sont tombés au pouvoir des Versaillais.

Hier matin, les insurgés ont fait une reconnaissance du côté de Sablonville, sous les ordres de Dombrowski ; les journaux de la Commune disent qu'ils ont chassé les Versaillais de leurs positions.

Un obus a éclaté aux côtés de Dombrowski.

La Commune a décrété que les crucifix et les symboles religieux soient enlevés de toutes les écoles, parce qu'ils sont une offense envers la liberté de conscience.

Le *Journal officiel* annonce, avec satisfaction, que bientôt tous les vestiges de l'enseignement religieux auront disparu.

L'officier qui a livré le mot d'ordre à l'armée de Versailles, dans l'affaire du Moulin-Saquet, a été fusillé hier après avoir été jugé par un conseil de guerre.

Il paraît que le besoin d'une bonne police se fait sentir à Paris. La Commune est saisie d'un projet pour l'organisation d'un corps de constables chargés de protéger l'ordre et la propriété.

Le mobilier de Pierre Bonaparte a été enlevé de sa maison d'Auteuil.

Il est probable que le *Journal officiel* va cesser d'être une spéculation privée. Hier à la Commune, un membre a proposé de le vendre à l'avenir un sou.

La Commune acceptera probablement cette proposition.

UNE VISITE A L'HÔTEL DE M. THIERS.

Le correspondant du *Daily Telegraph* rend compte en ces termes d'une visite qu'il a faite à l'hôtel de M. Thiers à Paris :

« Dans le cabinet du chef du pouvoir exécutif se trouvait un petit lit de fer — on dit qu'il a la manie de la vie de camp. — Audessus de son bureau étaient suspendus son portrait celui de sa femme et un portrait d'enfant.

« Dans un petit cabinet de toilette, il y avait des vêtements de femme ; le plancher était couvert de bottines, de cartons à chapeau, etc. Sur la table d'un des salons j'ai vu un exemplaire du *Peerage et Baronetage de Loage*.

« Le salon principal donne sur un jardin agréable, mais de peu d'étendue. Le commissaire de police qui surveillait les employés de la garde-meuble faisait un strict inventaire des meubles et de tous les objets, au fur et à mesure qu'ils étaient enlevés.

« La foule qui était devant la porte disait avec amertume que jamais les obus de M. Thiers n'auraient atteint sa propre maison, et qu'il fallait leur venir en aide, etc. L'hôtel doit être immédiatement démolie.

Hier, à Neuilly, de 4 à 5 h. du soir, un ballon venant de Paris a été vu dans la direction du S. E. A la même heure, au Point du Jour, un autre ballon vers le N. O. Aujourd'hui, 2 autres aéro-tats libres, chargés de liasses d'imprimés, sont tombés dans le parc de M. Armonville, à Ville d'Avray.

Ces ballons contenaient le *Programme de la Commune de Paris*, un article de M. Delescluze, adressé au peuple des campagnes

et ayant pour titre : *Carnet de la Révolution du 18 mars*; un autre article : *La Commune de Paris aux travailleurs des campagnes*; enfin un manifeste du citoyen Paschal Grousset : *De la population de Paris à la province*.

Chronique locale & départementale

Nous apprenons qu'une députation de la Chambre de commerce, de Lille, composée de MM. Kuhlmann, Deguoy, Alf. Eclesalle et Delesfos, doit partir lundi prochain pour Versailles. Ces messieurs seraient appelés par le ministre du commerce pour discuter un projet de droits à établir sur les matières premières. Cette nouvelle n'a pas lieu de nous surprendre ; il est évident que cette mesure est imposée au gouvernement par la dette écrasante que nous devons payer aujourd'hui. Il n'est pas besoin de dire que des droits sur les matières premières telles que le lin, le coton et la laine, ne sont possibles que si on établit des droits proportionnels sur les produits fabriqués. (*Echo du Nord*.)

Le Préfet du Nord vient de prendre l'arrêté suivant :

Considérant que plusieurs cas de peste bovine viennent d'être constatés dans des communes limitrophes des arrondissements d'Hazebrouck et de Dunkerque, il y a lieu de prendre des mesures spéciales pour préserver ces deux arrondissements de typhus contagieux :

Article premier. — La marque des bestiaux est obligatoire dans les arrondissements d'Hazebrouck et de Dunkerque.

Art. 2. — MM. les maires se concertent avec les médecins-vétérinaires pour choisir le mode de marque le plus simple et le meilleur, et faire procéder sans délai à l'opération.

Art. 3. — Il est interdit d'introduire dans lesdits arrondissements les animaux des espèces bovines, ovines et caprines venant, soit de la Belgique, soit de Pas-de-Calais ou de l'arrondissement de Lille.

La même prohibition s'applique aux viandes, issues, cuirs frais et fourrages venant des mêmes lieux.

Le Recueil des Actes de la Préfecture renferme entre autres documents une circulaire à MM. les maires du département concernant la subvention pour compléter les traitements des instituteurs et institutrices en 1872.

Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. Louis-Auguste Trivier, directeur de la Banque de France, à Chambéry.

M. Tivier, beau-frère de M. André, chef de gare à Roubaix, avait été nommé directeur de la succursale de Roubaix et Tourcoing, et c'est par suite des graves événements qui se sont passés qu'il n'avait pu entrer en fonctions.

M. Tivier avait été employé pendant plusieurs années comme chef de la comptabilité à la succursale de la Banque de France, à Lille, sa connaissance parfaite de la place et l'habileté avec laquelle il avait créé et dirigé la succursale de Chambéry, l'avaient désigné au choix de M. Rouland, gouverneur général, pour occuper le poste important, qui venait de lui être confié.

On annonce la présence à Lille d'un de nos plus célèbres auteurs dramatiques, M. Th. Barrière. On dit que M. Barrière serait venu rejoindre M. Claretie, depuis quelque temps déjà dans cette ville, pour travailler de concert à une œuvre dont le sujet serait le siège de Paris par les Prussiens.

M. Debrabant, vicaire de Merville, nommé curé de Fressin, est remplacé par M. Deram, vicaire de Bailleur (Saint-Vaast).

Un affreux accident est arrivé, hier soir, dans la gare de Blandain. Le train, partant de Bruxelles à 6 h. 05, portait

santes féeries, n'eût pu empêcher de reprocher à Dieu la monstrueuse inégalité établie entre ses enfants.

La chambre du vieux lord Avondale, particulièrement pouvait être citée comme un modèle de confort et de richesse. Les murailles étaient matelassées, ornées, tendues d'étoffes soyeuses et douces au toucher. L'air froid du nord ne trouvait pas la plus imperceptible fente pour s'y glisser ; des bouches de chaleur y entretenaient, nuit et jour, une température égale ; le noble gouteux, retrouvait là, en toute saison, le délicieux climat d'Italie. Des stores aux couleurs éclatantes, des rideaux de velours à crépines d'or, menageaient dans cette pièce la lumière et le soleil, suivant le caprice du colérique seigneur. L'ornementation en était caractéristique : elle se composait de tableaux représentant des chevaux que Sa Seigneurie avait possédés autrefois ; il y en avait de noirs, de blancs, d'alezans, de bais, de toutes les couleurs. Un poétique et suave portrait de miss Avondale, suspendu à l'endroit le plus apparent, faisait un bizarre contraste avec ces amis d'écurie, dont milord avait voulu sans cesse avoir l'image sous les yeux ; mais ces contrastes étaient dans la nature même du comte, chez qui les affections de père se confondaient avec d'autres affections beaucoup moins nobles et moins pures.

Le matin du jour prescrit pour l'explosion du complot, le vieux lord, à la suite d'une nuit agitée, s'était levé de

la plus détestable humeur. Après avoir revêtu, avec le secours de M. Clarence, son valet favori, une robe de chambre de cachemire à cordelière mi-partie soie et or, il s'était assis en maugréant dans son grand fauteuil, devant la cheminée où brûlait un énorme feu de charbon, malgré la douceur de la température extérieure. Le domestique allait et venait autour de lui, d'un pas furtif et silencieux. Dans un angle de la chambre, un jeune homme vêtu de noir, maigre, le teint jaune, les cheveux gras et plats, se tenait immobile, le chapeau à la main ; c'était Daniel Tyler, secrétaire intime et clerc de milord pour la justice de paix, un petit avocat de Dublin, qui n'ayant aucune vocation pour défendre la cause de la veuve et de l'orphelin dans un pays où la veuve et l'orphelin ne peuvent pas payer d'honoraires, s'était mis aux gages d'un magistrat incapable tel que lord Avondale. Daniel Tyler venait prendre les ordres du maître, comme il le faisait chaque matin, et Sa Seigneurie déchargeait sur lui la colère qu'elle semblait avoir en excès ce jour-là.

« De mauvaises nouvelles, monsieur, disait le vieillard d'un ton brusque, et quelles pouvez-vous m'apporter pires que celles qui ont troublé ma nuit ? Les événements fâcheux ne nous ont pas manqué ces jours derniers, que je sache ! Un de mes gardes-chasse, un homme à ma livrée, assommé par ces mendiants du village ; un des plus beaux cerfs de mon parc égorgé à deux pas de ma mai-

son par des malfaiteurs invisibles, comme pour me braver ! Imaginez-vous que l'audace des coquins de ce pays pût aller plus loin ? Eh bien, ce n'était rien encore. Hier, on s'est porté à un horrible attentat contre un officier de la reine, contre mon parent et mon héritier. Des scélérats inconnus se sont précipités sur lui pendant qu'il pêchait dans le lac de Glendalough, l'ont frappé avec la dernière férocité, et il est malade au lit par suite de ces mauvais traitements. Mais, à propos de cela, Clarence, ajouta le comte en se tournant vers son valet de chambre, comment va sir Georges, ce matin ?

— Assez bien, milord ; seulement, Son Honneur est tout défiguré par les contusions qu'il a reçues. — Misérables assassins ! s'écria le vieil Avondale en frappant du pied ; mais s'en prendre à mon parent c'est s'en prendre à moi, le représentant de l'autorité, c'est s'en prendre à la personne de Sa Très-Sacrée Majesté la reine... Et dire qu'à l'heure qu'il est aucun mandat n'est encore lancé contre les auteurs de ce crime !... Monsieur Tyler, paresseux que vous êtes, pourquoi ne m'avez-vous pas apporté à signer les mandats d'arrestation contre les assassins de sir Georges ? — Milord, j'attends... de les connaître. — Les connaître ! les connaître ! belle raison !... Eh ! ne pouvez-vous les chercher, commencer une enquête ? A quoi donc avez-vous employé votre temps depuis hier ? Mais vous n'êtes bons à rien, vous et cet autre âne bête de Jameson,

qui se trouvait avec des constables à deux pas du lieu où a été commis le crime et qui n'a pu l'empêcher ; il faut que je fasse tout par moi-même. Prenez garde, l'un et l'autre, que je me lasse un jour de nourrir des faimées inutiles... Mais allez préparer ces mandats, monsieur ; vous laisserez les noms en blanc, et on les remplira avec les noms des gens suspects de ce pays, où les suspects ne manquent pas. Consultez Donagh ; la machoire de ce coquin doit être guérie maintenant, et il pourra vous nommer les plus dangereux. Il y a ce vieux rebelle de Sullivan, l'aveugle de Lady's-Church ; puis ce grand niais de *repeater*, le maître d'école, et puis d'autres encore... Que sais-je ! C'est votre affaire... J'exécuterai les ordres de Votre Seigneurie, dit le clerc en s'inclinant, dès que je lui aurai appris... — Ah ! oui, vos nouvelles... Eh bien, qu'attendez-vous donc ? Pourquoi restez-vous là, bouche béante, comme un oison qui veut sa patée ? Parlez donc, que diable ! Vous avez une langue peut-être... — Milord, je crains... L'état de la santé de Votre Seigneurie commande tant de ménagement à ceux qui sont dévoués à votre personne... — Ah ! ah ! des préparations, des précautions oratoires ! dit le comte d'un ton où perçait pourtant une vague inquiétude ; c'est donc bien sérieux ? Mais ne prenez pas tant de souci de ma santé, maître Tyler, et dites-moi nettement de quoi il s'agit ; je vous l'ordonne.

Ainsi pressé, le clerc raconta coup sur coup à lord Avondale comment le cottage de Tom Irwing avait été incendié la nuit précédente, et comment un courrier, expédié par le vice-roi d'Irlande, était arrivé à Stone-House tout meurtri et se traînant à peine, après avoir été dépouillé de ses dépêches par les white-boys.

En apprenant ces événements, le vieux lord paraissait suffoqué d'indignation et de terreur ; un moment on put craindre que la goutte ne lui remonte à la poitrine, ou que le sang, se portant avec violence au cerveau, ne déterminât l'apoplexie. Il reprit enfin d'une voix oppressée :

— Un incendie sur mes terres, une attaque à main armée contre un courrier du lord-lieutenant !... Ces malfaiteurs sont donc bien sûrs de l'impunité pour montrer une telle audace ? Il ne leur reste plus qu'à s'en prendre directement à moi ; et ils le feront, Tyler, ils le feront certainement, s'ils en ont la force !... Je dois désormais m'attendre aux dépêches exécutées.

Tyler répliqua d'un ton hypocrite que Sa Seigneurie, et la famille de Sa Seigneurie, ne pouvaient être personnellement en danger ; mais que, dans tous les cas, milord avait autour de lui des serviteurs fidèles, disposés à le défendre jusqu'au dernier soupir.

Milord sait bien, dit Clarence en sortant de sa réserve étudiée et en affectant une grande émotion, qu'il en est un